

Les gammes de gommes de Kikie Crèvecoeur

Première rétrospective de l'œuvre gravé de l'artiste. Vingt ans de création où riment gomme, boxe, musique et nature.

Boxe, quatre boules de cuir ! Les premières gravures de Kikie Crèvecoeur sont nées autour d'un ring de boxe. Sous la voix fragile en fil tendu se cache un art du geste qui imprime sa marque primitive. Ce « chipotage », comme dit l'artiste qui expose un remarquable parcours à La Louvière, repose tant sur des désirs d'enfance que sur la détermination d'une femme qui se construit sur l'échiquier de la vie.

« J'ai réalisé mes premières gommes en 1985, raconte celle qui fut, en 1986, la première lauréate du Prix de la gravure. Mon ex-mari s'occupait de jeunes pour qui la boxe était un exutoire à la violence. Je faisais des cachets pour les matches. Pour moi, la gomme est devenue une solution pour pouvoir graver partout où j'étais. Il me fallait un cutter et une petite table. Mon atelier tenait dans une valise. »

En imprimant les tickets sur de grandes feuilles, survient la sensation du rythme. « Cela me plaisait », poursuit-elle simplement, devant le kaléidoscope de mimiques miniaturisées du *Public devant le film*. Chez Kikie Crèvecoeur, tout fait farine au moulin de l'art expérimental comme faisant partie intrinsèque de sa vie.



« Bribes et échappées » (2006), ensemble de 39 gravures sur linoléum comme autant de planches de voyage pédestre dans la forêt. PHOTO D. F.

Ces gommes d'écolier l'ont aidée à se construire. Les bords encrés figurent les cases d'une bande dessinée, les séquences d'un film ou les coups portés sur un ring. Chaque gravure possède ses propres « gammes de gommes », depuis une construction organique qui part du centre de la feuille. Qu'elle traite un damier, un jeu de cartes, une planche autobiographique, elle enjoint le regard à reconstruire, à déconstruire.

L'année 1989 voit un passage à un autre type de travail, ce rythme syncopé sur le blanc et le noir qui évolue vers une manière sérielle plus abstraite. *Derviches tour-*

neurs, réalisé d'après les gros plans d'un documentaire britannique, et *Excision font, font des petites marionnettes* participent à cette veine où l'on lit l'engagement et la réflexion plus politique, quand la gomme est détournée de sa fonction correctrice.

« Un besoin de me retrouver, de retrouver la couleur, aussi »

Regarder ces mosaïques complexes proches des miniatures et de l'art naïf, maternel même, procure une leçon de regard. Tellement encouragés à zapper sur la vie et les images, nous voici confrontés au

multiple qui prend sens. La fascination opère, du microcosme au macrocosme, paradoxe de l'art monumental à partir de l'infiniment petit.

De ce départ discret, voici l'artiste qui se relève. Quitte la position courbée sur une table. Elle nous dit le besoin de respirer, la main sur le ventre de la maternité et de la déchirure. Et voici la musique, musique pygmée, soufie, jazz, qui emplit l'atelier. « C'était un besoin de me retrouver, de reprendre pied dans un moment difficile de ma vie, de retrouver la couleur, aussi. Un besoin de me sentir habitée, d'ex- »

X pratique

Kikie Crèveœur, bribes et échappées ***

Centre de la gravure et de l'image imprimée, 10 rue des Amours, La Louvière, jusqu'au 15 avril. Tél. 064-27.87.27, www.centredegravure.be.



* FRANCINE, n° 12005

primer des choses violentes. »

Kikie Crèveœur abandonne les gommages pour le linoléum posé à terre. Elle travaille debout avec de la gouache inactinique. « *Je grave de la même manière que je peins, pour retrouver cette pulsion, la nécessité de la morsure.* »

Plus souple que la gomme, le lino est aussi une matière détournée de sa fonction, résistante et élastique. Au patchwork d'images statiques succèdent l'explosion de *La Mi Muse* (1997) ou la série *Tacet, Onymie, Glossalies*. Kikie la buissonnière retravaille les plaques, poursuit l'écriture dans le mouvement et la gestation du silence. Pas étonnant que Pierre Alechinsky, fervent contemporain, lui dédie un beau texte

dans la monographie qui accompagne l'exposition.

Le geste se délie, se libère dans les superbes noirs impurs de *Bribes et échappées*, une série qui part de l'observation de la forêt. Branches et surgesons, trouées de lumière blanche, le papier respire dans des rythmes proches de la calligraphie et de cette mémoire commune qui nous échappe pour un oui pour un nom. « *Je ne suis pas sortie tout à fait de mes gommages, sourit Kikie Crèveœur devant cet ultime travail monumental. On retrouve toujours les marges, ce filet blanc entre les feuilles de papier qui donne la vibration.* » Ces gammes de lino ont été réalisées entre janvier et août : « *C'est une forêt, tout ce qui*

me trotte dans la tête, jusqu'à la folie de la composition, le déploiement et le redéploiement illimité. Je travaille seule, mesurant le temps d'imprimer, de séchage, de ces dizaines de papiers. »

Tout parle de cadence et de mouvement, de narration. « *Kikie est avant tout une conteuse, rappelle Catherine de Braekeleer, directrice du Centre de la gravure. Depuis 1986, elle nous parle du monde avec un humour parfois décapant, une fougue où la vie circule. Elle fait partie du monde des graveurs ambulants et des imagiers, tels Hervé di Rosa, inventeur de l'art modeste.* » Dans une modestie qui décline la liberté de pouvoir faire œuvre immédiate. DOMINIQUE LEGRAND

Celle a dit...

Kikie Crèveœur

« Mon travail est simple, mais loin d'être facile. Aujourd'hui, j'essaie de me placer à bonne distance des choses. J'ai envie de respirer. Bien respirer. »

« La nature m'interpelle de plus en plus, ces arbres qu'on n'a pas l'habitude de regarder parce qu'on a les yeux rivés sur le volant de la voiture... Il y a peu d'arbres sereins. Près de la place Wiener, à Watermael-Boitsfort, je regarde toujours ces arbres à moignons. Comment respirent-ils avec ces furoncles, ces verrues ? »

« Mon œil zoome tout le temps, ainsi se créent les envies. Je travaille sur la mémoire, une retranscription d'impressions. Je veux que mes images tiennent dans tous les sens, qu'ensemble elles évoquent quelque chose. Les séries me permettent de donner plus de sens. »

« Je capte, j'écoute, cela peut partir du motif d'un tissu, d'une émission, d'un témoignage, d'une sensation. »

« Il y a quelque chose du chipotage et de la répétition. La vision fragmentée, c'est notre vie à tous. »

« J'ai eu peur de m'enfermer dans les gommages, comme un truc. Quand je fais une gomme, toute la concentration est là. Les gommages m'ont aidée à me structurer. »

« J'aime que les papiers imprimés ne soient pas encadrés, que cela déborde. Il y a le côté fragile du papier qui semble respirer sur le mur. Le petit filet blanc donne une vibration. »

Janvier 2007, au Centre de la gravure et de l'image imprimée, à La Louvière.

L'art pour quoi faire ?

Tout est parti d'un certain sentiment de colère. Le jour où le sérigraphiste lillois Alain Buyse, éditeur et imprimeur, s'est dit que l'édition précieuse, c'est bien, mais que la frustration, y a basta ! « *Cette frustration, nous explique-t-il devant une série d'affiches, je la ressentais surtout face au public. Faire de la belle édition, en soi, me convient, mais le faire seulement pour des riches ou des institutions, cela ne va pas.* »

L'imprimeur passionné s'est mis à interroger toute une pléiade d'artistes à travers la création d'une série originale : *Qu'est-ce que l'art ?* Comme une collection d'estampes, 118 affiches répondent à cette question, dans une deuxième exposition au Centre de la gravure. Première du nombre, l'estampe inspirée par Robert Filliou porte le numéro zéro parce que posthume : « *Sans doute un cadeau dont on ne sait pas quoi*



Chez Alain Buyse, le geste convoque les réponses démultipliées et la pensée.

faire dès qu'il joue un autre rôle que décorer les murs du home sweet home. Il est alors une manière de voir, et plus encore de penser, dans la mesure où le public que nous sommes

a encore envie de le faire. »

Buraglio a répondu. Mark Brusse, Claude Closky, Günter Förg et tant d'autres aussi. Aux cimaises, regroupé par thèmes, le résultat aléatoire est surprenant, telle une épidémie forcenée qui pourrait inoculer au public une certaine intelligence du regard.

Par l'addition, l'édition chez Alain Buyse se fait sédition. « *J'aime questionner, et avoir un côté foisonnant. Tout cela, c'est de la vie* », glisse-t-il, visiblement ému de voir épinglé au mur tout l'ensemble de ce corpus. Ces dix années de correspondances nous crachent le morceau : l'art n'est pas raisonnable. Et ce sont des affiches d'artistes, un support éminemment vulnérable dans son processus de consommation, qui nous le clament.

DOMINIQUE LEGRAND

Exposition ouverte jusqu'au 15 avril.